

JOURNEE FORMATION FREE – 8 DECEMBRE 2012

L'AUBERSON

VIVRE LA CENE AUJOURD'HUI

La Cène parent "pauvre" de nos cultes

C'est avec beaucoup de pudeur que j'aborde ce sujet devant vous, tant il est vaste, complexe et, je le crois, d'une étonnante richesse.

Mais qui suis-je pour en parler avec autorité et compétence ?

Comme vous, je suis trop souvent confronté à ces Cènes qui se déroulent dans la monotone répétition de paroles et de gestes tellement usés qu'ils en ont perdu toute saveur. Ce que j'appelle : "ces Cènes où il ne se passe rien" !

Mais, s'il ne se passe rien, est-ce uniquement la faute de ceux qui les président ou ne suis-je pas moi-même responsable de ce "rien", parce que tout simplement "absent" d'un moment qui devrait pourtant, je le crois, être lourd de signification spirituelle ?

C'est d'avoir vécu des centaines de Cènes insignifiantes qui m'a conduit à réfléchir à la place du partage du pain et du vin dans le déroulement de nos cultes.

Qu'est-ce que le Christ a voulu transmettre en instituant ce repas ?

A-t-il simplement voulu donner une dimension particulière à ces derniers moments passés avec ses disciples, ou a-t-il voulu que ce qu'il "instituait" là, dans la chambre haute, à la veille de sa Passion, devienne un élément important de la vie cultuelle de l'Eglise ?

C'est de la réponse à cette question que dépendra notre regard sur la Cène.

Si vraiment Jésus a voulu nous laisser un mémorial de sa mort et de sa résurrection dans le partage communautaire du pain et du vin, alors nous devons sérieusement nous poser la question de **la signification de cet héritage** et encore plus de **ce que nous en avons fait**.

Nous prétendons que la Cène est un moment central de nos cultes, mais qu'en est-il en réalité ?

Je reste toujours étonné du peu de place accordée à la Cène dans les ouvrages de théologie pastorale protestants et évangéliques, contrairement à l'importance que le catholicisme et l'orthodoxie accordent à l'eucharistie. Du côté catholique, on entendra souvent ces paroles : "ce qui fait l'Eglise, c'est l'eucharistie !"

Mais je reste tout aussi étonné par la multiplicité des lectures proposées, lorsqu'elles sont toutefois données :

Qu'y a-t-il de commun entre un André Gounelle qui réduit la Cène à une simple communauté de table – image de fraternité et de partage – et sœur Myriam qui en fait le "mystère des mystères" ...

Combien de sensibilités différentes, de nuances, d'insistances sur un aspect plutôt qu'un autre.

Je ne dirai que quelques mots du cheminement personnel qui m'a conduit à donner réponses à ces questions, mais qui je crois, éclairent ma démarche.

J'ai un jour été fatigué de ces cultes où à 11h00 précise un frère se levait prononçait une courte prière – toujours la même – puis distribuait le pain, dans un silence glacial, puis faisait de même pour le vin ... Je parle ici d'une situation propre à nos Eglises Évangéliques ... en milieu réformé la liturgie est plus élaborée, mieux construite ... cela nous préserve-t-il pour autant de la terrible banalisation de ce repas ? Il nous appartient à chacun d'y répondre.

Jusqu'au jour où ... regardant une émission télévisée sur le renouveau monastique, animée par Béatrice Schoenberg sur France 2, j'ai été profondément interpellé par la réponse d'une jeune moniale des Fraternités Monastiques de Jérusalem. Béatrice Schoenberg lui demandait si le fait de renoncer à toute vie affective, un mari, une famille, des enfants, n'était pas pour elle une souffrance ... elle a simplement répondu, le visage rayonnant :

"Mais il y a Jésus ... et je le retrouve chaque jour dans l'eucharistie !"

La Cène, l'eucharistie, était donc pour elle un moment central de sa vie spirituelle, au même titre que la méditation de l'Ecriture ... Ce sont des paroles que je n'oublierai jamais et qui venaient à point nommé répondre à ma question : **il est donc possible de vivre un moment spirituellement riche dans le partage de la Cène !**

Encouragé par Daniel Bourguet, j'ai voulu avancer plus loin et trouver d'autres éléments de réponse dans des ouvrages orthodoxes et catholiques. Les réponses trouvées, je les ai confrontées à

L'Ecriture et à notre spiritualité Réformée/Evangélique et petit à petit est née la conviction qu'une juste lecture de la Cène pouvait être source d'un profond ressourcement spirituel, tant individuel que communautaire.

J'ai la profonde conviction que la Cène peut être un élément important de notre cheminement spirituel, qui comme la rappelle l'apôtre Paul, en parlant de celle-ci, peut soit nous faire grandir, soit nous faire régresser et même mourir spirituellement (1 Cor,11:30)

Mais comment redonner à la Cène toute sa place et en faire un moment fort et spirituellement porteur de signification, *"un oasis où pouvoir nous désaltérer avant de reprendre notre marche dans le désert"*? comme le rappelle Anselm Grün.

Quelle est la place de l'intériorité dans beaucoup de nos cultes ?

Nos célébrations se sont transformées en rencontre où la musique et le chant occupent une place tellement importance, que toute forme de silence nous semble, ou saugrenue, ou impossible.

Et si la Cène était ce temps qui nous est offert pour nous mettre simplement aux pieds de Jésus, comme Marie, dans le silence et l'émerveillement de l'amour qui se donne.

La Cène nous propose ce chemin d'intériorité dont nous avons tellement besoin aujourd'hui. Un chemin, où pour un temps, nous faisons taire l'agitation de nos vies pour tourner nos regards vers celui qui nous a tout donné.

Peut-on dire que toute la doctrine chrétienne se trouve résumée dans la Cène ?

Elle est rappel de notre salut – notre justification – elle concerne notre vie avec le Seigneur – notre sanctification – et enfin, elle nourrit notre espérance.

Et à ce titre, elle nous situe dans les trois temps de l'histoire du salut : elle appartient au **passé** dans le rappel de l'œuvre du Christ – son incarnation, sa vie, sa mort et sa résurrection – mais elle appartient aussi au **présent** à travers l'action du Saint-Esprit au cœur de nos vies lorsqu'il nous est dit qu'elle est communion au corps et au sang du Christ, et enfin, elle nous ouvre à la réalité de Celui qui **vient**, annonce du repas dans le Royaume.

Ces trois temps de la Cène ne devraient-ils pas être régulièrement rappelés lorsque nous partageons ce repas ? Bien souvent on en reste à la seule mémoire de la croix, centrant nos regards sur l'agonie de Gethsémané ... oubliant qu'il est aussi repas de liberté, de victoire et d'espérance ... nous y reviendrons.

Ce que nous disent les Evangiles et l'apôtre Paul

Nous allons construire notre approche en partant des textes, certes, mais nous allons le faire en découvrant dans ceux-ci des applications pratiques pour notre vécu individuel de la Cène, mais aussi des outils, pour celles et ceux qui sont appelés à la présider pour y donner davantage de sens et de profondeur.

Nous nous arrêterons sur ce que les Evangiles et l'apôtre Paul nous disent de ce repas, mais nous le ferons en en soulignant les trois sens principaux :

Si ce repas nous invite à **faire mémoire**, il nous rappelle aussi qu'il est **communion au corps et au sang du Christ** et qu'enfin, il est **acompte du Royaume**. Nous déclinons toutefois ce "tiercé" dans le désordre, en fonction de leur découverte au fil du texte.

L'institution de la Cène est clairement attestée dans les Evangiles synoptiques. Si elle n'est pas ouvertement rapportée dans L'Evangile de Jean, elle est pourtant sous-jacente à un geste riche de signification communautaire lorsque Jésus lave les pieds de ses disciples.

Ce récit de l'institution est repris par Paul dans sa première lettre aux chrétiens de Corinthe dans sa volonté de mettre de l'ordre face à des dérives communautaires potentiellement dangereuses.

Avant d'aborder ces quatre récits, plusieurs remarques s'imposent.

- On ne peut pas dissocier ces récits des traditions d'Israël. Ils se nourrissent des pratiques, des enseignements et des coutumes qui ont pétri l'histoire du peuple Juif. Oublier cet enracinement nous priverait d'une part importante de la richesse de ces textes. Jésus vit ce dernier repas avec ses disciples en bon fils d'Israël.

- Il n'est pas évident de distinguer dans ces textes ce qui est de l'ordre de la narration historique et ce qui relève d'un enseignement catéchétique qui fonde les pratiques des communautés de la première génération chrétienne. Toute la difficulté sera de découvrir ce qui s'est "réellement" passé au cours de ce dernier repas, si toutefois cette démarche est possible. Les apôtres sont à la fois

témoins, mais en même temps interprètes des gestes mais aussi des paroles prononcées par le Christ.

- Il nous faudra distinguer deux groupes de récits, ceux de Matthieu et de Marc qui comportent de nombreuses similitudes donnant l'impression que Matthieu a fait un "copier-coller" du texte de Marc et d'autre part le récit de Luc dont on retrouve de larges extraits dans l'enseignement de l'apôtre Paul dans sa lettre aux Corinthiens. (voir document joint)

- Et enfin, étonnamment, même si ces quatre récits comportent des différences, on peut retrouver en chacun d'eux une sorte de fil conducteur commun qui sont **les gestes** accomplis par Jésus. Jésus prend du pain, prononce la bénédiction (rend grâce), le rompt et le donne à ses disciples – **prendre, rendre grâce, rompre, donner** – Ces gestes sont suivis d'une parole qui leur donne sens, parole qui pourra varier selon les récits. Il en est de même pour la coupe : **prendre, rendre grâce et donner**. S'il y a similitude dans le rappel des gestes, par contre les différences – certes mineures – apparaissent dans le contenu des paroles qui les accompagnent.

On peut d'ailleurs se demander si les disciples n'ont pas davantage mémorisé les gestes qui ont marqué ce dernier repas sans accorder la même attention aux paroles prononcées par Jésus. On pourrait le supposer tant les événements qu'ils vivent sont étranges et lourds de menaces. Sont-ils vraiment conscients de l'importance du moment qu'ils vivent ?... Luc nous dit qu'ils trouvent encore le temps de se disputer pour savoir qui est le plus grand. Sont-ils conscients qu'ils partagent leur dernier repas avec Jésus, que son arrestation est imminente, ouvrant le chemin de son procès et de sa mort ? Leur incrédulité après la résurrection montre clairement qu'ils n'ont pas été attentifs aux annonces répétées de Jésus concernant sa mort et son retour à la vie. Lors de l'arrestation de Jésus ils vont tous prendre la fuite. On peut alors se demander s'ils n'ont pas d'abord gardé la mémoire des gestes avant celle des paroles ? D'autant que ces gestes, on les retrouve dans d'autres récits de repas rapportés par les Evangiles.

Si Jésus vit ce dernier repas dans la pleine liberté de sa vie donnée, les disciples sont dans la tristesse et l'incompréhension.

N'y aurait-il pas une gestuelle à retrouver lorsque nous prenons le pain et le vin ?

Prendre – rendre grâce – rompre – donner ?

Nous partirons des récits de Marc et Matthieu et nous soulignerons ensuite ce que les textes de Luc et de Paul apportent comme éclairages complémentaires.

Marc 14:12-26 – Matthieu 26: 17-30

Le soir venu comme il était à table avec les Douze :

Ce repas, les disciples l'ont préparé selon les injonctions de Jésus. Les spécialistes sont toutefois loin d'être unanimes pour affirmer si le repas de la Pâque auquel Jésus convie ses disciples correspond rigoureusement au rituel du repas pascal. Dans les différents récits qui accompagnent l'institution de la Cène, il n'est fait aucunement mention de l'agneau pascal qui représentait pourtant un des éléments essentiels de ce repas. La recension de Luc, dans la mention d'une première coupe offerte à Jésus au début du repas, pourrait toutefois nous laisser penser que nous sommes dans le rituel du repas pascal ...

Que celui-ci ait été ou non présent, on peut, sans se tromper, affirmer que Jésus, en parlant de son corps et de son sang, va modifier fondamentalement le sens de ce repas. Dans un double mouvement il s'identifie à l'agneau du sacrifice, reprenant pleinement à son compte les paroles prophétiques de Jean Baptiste lorsqu'il voit Jésus s'approcher pour se faire baptiser dans le Jourdain : *"Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde"* (Jn. 1:29). Mais son corps qu'il donne en nourriture peut aussi être compris comme sa vie qui est donnée pour qu'elle devienne source de vie pour ceux qui participent à sa communion.

On pourrait le résumer par ces mots : *"Je me donne en sacrifice pour que vous viviez !"*

Contrairement aux autres repas mentionnés dans les Évangiles, ce dernier repas, Jésus le prend dans le cercle intime de ses disciples. On est loin de la foule ou de l'accueil dans une maison où Jésus se retrouve avec des convives désireux de le connaître ou de l'éprouver. C'est dans ce cadre restreint que l'apôtre Jean situe les discours d'adieux des chapitres 13 à 17 de son Evangile.

Luc nous dira que Jésus a voulu protéger cette intimité : *"J'ai tant désiré manger cette Pâque avec*

vous avant de souffrir" Lc 22:16, et Jean ajoutera même que ce dernier repas est vécu dans un surcroît d'amour, Le Christ mettant le comble à son amour pour les siens (Jn.13:1)
Les repas occupent une place de choix dans l'Ecriture. La communauté de table établit une communauté de vie. C'est une dimension qu'il nous faudra rappeler lorsque nous aborderons les aspects pratiques de la célébration de la Cène.

Jésus ayant pris du pain il prononça la bénédiction :

Au cours de ce dernier repas Jésus va mettre en avant deux éléments de base de la nourriture humaine : le manger et le boire. On aurait pu s'attendre au pain et à l'eau, mais c'est le vin qui lui est préféré. Le pain est donné pour nous rappeler que **le Christ se veut nourriture pour nos vies** et le vin, qui n'est pas la boisson quotidienne mais qui est ordinairement réservé à la fête, **nous introduit déjà dans la joie du Royaume qui vient.**

En prenant dans ses mains le pain et la coupe, Jésus associe à la fois la nourriture quotidienne et festive.

Marc et Matthieu utilisent deux verbes différents pour introduire le partage du pain et de la coupe, alors que Luc et Paul utilisent le même.

Il ne semble pas qu'il faille accorder trop d'importance à ces différences.

Eulogêô – bénir – et eucharisteô – rendre grâce – sont deux termes qui font référence à la même réalité : la **berakha**, la grande prière de remerciement ou d'action de grâce, prière que l'on retrouve tout au long de la tradition juive et qui était habituellement récitée avant toute observation d'un commandement, ou avant de commencer un repas, mais aussi lorsqu'on retrouvait un ami ...

Sa fonction est de rappeler à l'homme la présence de Dieu à ses côtés, sa bonté, sa sollicitude et l'en remercier.

Cette prière commençait souvent par ces mots "*Baroukh ata Adonai Elohenou, Melekh haolam, ...* (Béni es-tu Seigneur (Adonai) notre Dieu, Roi du Monde)

Cette prière devait être prononcée avant de manger, mais pouvait aussi être récitée au terme du repas : *Tu mangeras à satiété et tu béniras le SEIGNEUR ton Dieu pour le bon pays qu'il t'aura donné.* Deut.8:10

Si lors de chaque multiplication des pains, Jésus rompt le pain, rend grâce, cette prière du cénacle a certainement une portée plus large. Jésus la prononce dans la certitude de sa victoire sur la croix et en remercie le Père.

Il le rompit et le donna :

Rompre le pain constituait en Israël l'élément central d'un rite qui introduisait le repas familial. Le chef de famille, étant assis, prenait le pain, prononçait la bénédiction, le rompait avec ses mains, sans l'aide d'un couteau et en distribuait chacun des morceaux aux convives présents. La bénédiction soulignait que l'on recevait de Dieu lui-même cette nourriture nécessaire à la vie. Par le pain partagé, les convives ne faisaient qu'un et Dieu comme donateur de tout bien était spirituellement présent. On retrouve cette dimension dans les propos de Paul en 1 Cor. 10:17 : "*puisque'il y a un seul pain, nous formons tous un seul corps, car tous nous participons à cet unique pain.*"

Dans le geste de Jésus il y a bien plus que la volonté de s'inscrire dans une coutume familiale :

celui qui rompt le pain est aussi celui qui se donne. La bonté de Dieu qui se manifeste à travers le fait de distribuer, devient tout à fait radicale au moment où le Fils se communique et se distribue lui-même. Ce pain est plus que du pain, même s'il reste du pain, puisqu'il invite les disciples à y découvrir la réalité de son corps qui est "donné".

L'expression "rompre le pain" deviendra d'ailleurs, dès les premiers temps de l'Eglise, la manière d'exprimer la Cène. C'est ce verbe qui est préféré à toute autre expression. C'est lorsque Jésus "rompt" le pain que les pèlerins d'Emmaüs, le reconnaissent, de même dans Actes 2 c'est le pain "rompu" qui constitue l'un des quatre piliers de la vie de l'Eglise de Jérusalem.

"Prenez et mangez, ceci est mon corps" :

Nous retrouverons la même structure pour la coupe : "ceci est mon sang"

Il nous faut rester prudent dans l'utilisation du verbe "être" – absent en araméen, langue parlée par Jésus. Il n'a pas dans la pensée hébraïque la même force que dans la pensée grecque. Il n'indique

pas une identité entre le pain rompu et le corps, mais plutôt une correspondance symbolique : *"Ce pain rompu est "image" de mon corps qui va être brisé sur la croix, image de ma vie qui va être donnée en nourriture pour la vie des croyants"* Il en sera de même pour la coupe.

On pourrait l'illustrer par cette analogie, citée par H. Blocher, celle de Jan Palach, qui s'est immolé par le feu sur la place Venceslas à Prague le 16 janvier 1969 pour protester contre l'invasion de son pays par l'Union soviétique en août 1968. Il aurait pu réunir ses amis la veille de son sacrifice par le feu, verser de l'alcool sur un morceau de pain, l'enflammer et leur dire : "Prenez, mangez, ceci est mon corps qui brûle pour la liberté".

Et ayant pris une coupe et rendu grâces il la leur donna en disant buvez en tous car ceci est mon sang de l'alliance qui est versé pour la multitude :

Si Jésus a identifié le pain à son corps, il identifie le vin de la coupe à son sang.

Si le vin nous introduit dans la fête, le sang dont il est fait mention ici est aussi celui de l'alliance.

L'alliance dont il est question est celle que Dieu établit avec les hommes (la multitude) et s'inscrit dans la lignée de l'alliance avec Israël, mais qui, à travers le Christ, s'ouvre, au monde entier.

Si la coupe nous fait penser aux diverses coupes qui ponctuaient les différents moments des grandes fêtes en Israël – coupe de bénédiction – coupe de délivrance – coupe de communion – coupe du salut ...

Dans la péricope de Matthieu, Jésus ajoute même que son sang est "versé pour le pardon des péchés" (v.28)

Mais la coupe a aussi une autre signification. Elle peut simplement indiquer le sort réservé à quelqu'un. *"Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire"* demandera Jésus à ses disciples.

La coupe devient ici un chemin de vie ... et de mort. A Gethsémané, Jésus va supplier son père *"que cette coupe s'éloigne de lui sans qu'il doive la boire."*

Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne

Si le repas a rassemblé les convives dans une communion nouvelle, c'est pour tout aussitôt annoncer une séparation qui semble définitive "je ne boirai plus !" Si une communauté de table s'est créée, une rupture est imminente, et de plus elle est l'œuvre d'un des participants, "celui qui a plongé avec moi la main dans le plat." ... mais Jésus poursuit en disant :

Jusqu'au jour où je boirai avec vous le vin nouveau dans le Royaume de mon Père."

Ses paroles ouvrent une perspective eschatologique qui annonce l'imminence du Royaume.

On ne peut donc réduire la Cène au seul souvenir des souffrances, de la croix et de la mort. En partageant ce dernier repas Jésus "sait" que celui-ci ne peut conduire qu'à la victoire définitive sur le péché et la mort.

En soulignant qu'il ne boira plus de vin avant de prendre le vin nouveau dans le Royaume, Jésus nous montre qu'il s'avance vers la mort dans la confiance et dans la certitude absolue d'être pleinement dans le projet de Dieu, même si Gethsémané et les douleurs de la croix se profilent à l'horizon.

Mais ce vin nouveau, dont la Cène est un acompte, nous le boirons **avec lui** dans le Royaume !

"Je vous le déclare : dès maintenant, je ne boirai plus de ce vin jusqu'au jour où je boirai avec vous le vin nouveau dans le Royaume de mon Père." (Mt.26:29)

La Cène annonce du Royaume :

Le repas de la Cène, bien que réduit à la simplicité des deux éléments qui le composent, est signe, annonce, préfiguration, **acompte du grand festin dans le Royaume.**

Lorsque nous prenons la Cène, nous devenons participants de cette attente et participons par anticipation à ce repas, d'une manière certes limitée, mystérieuse et cachée.

L'œuvre de l'Esprit est d'attester à notre esprit qu'un jour nous partagerons sa gloire.

Il y a dans cette dimension de la Cène un aspect extrêmement dynamique.

Si notre foi se vit dans l'aujourd'hui et le quotidien de nos vies, elle est aussi porteuse d'une dimension plus large, plus vaste. Comme le rappelle l'apôtre Paul, *"si nous avons mis notre espérance en Christ pour cette vie seulement, nous sommes les plus à plaindre de tous les*

hommes." (1 Cor.15:19) Priver le croyant de cette attente, c'est amputer sa vie d'une dimension fondamentale.

Si la Cène est repas du souvenir, il est aussi repas d'espérance. Ce que nous vivons imparfaitement, incomplètement, dans le provisoire, sera un jour remplacé par la perfection, la plénitude et le définitif.

La Cène devient ainsi ce viatique qui nous redonne le courage et la force d'affronter les soucis, les souffrances et les échecs du quotidien.

Ce n'est pas une espérance qui nous coupe de la réalité, mais au contraire qui nous plonge au cœur de celle-ci avec la certitude d'une présence donnée et renouvelée : *"Sachez-le : je vais être avec vous tous le jours, jusqu'à la fin du monde."* (Mt.28:20)

Dans un monde qui n'a plus de projet à long terme, dont l'avenir semble chargé de nuages menaçants, le message de la Cène est de nous dire : "il y a un avenir, il y a une espérance ..."

Pour nous qui sommes si souvent chargés, harassés, préoccupés, par les multiples soucis du quotidien – à l'image de ses disciples d'Emmaüs qui quittent Jérusalem découragés et abattus – la Cène devrait être ce ballon d'oxygène qui nous permet de relever la tête ... un jour, demain peut-être ...

L'Église ancienne vivait dans cette attente brûlante du Seigneur, à l'image des dernières paroles de l'Apocalypse :

*"L'Esprit et l'épouse disent : "Viens !"
Que celui qui entend cela dise aussi : "Viens !"
Que celui qui a soif vienne; que celui qui veut de l'eau de la vie la reçoive gratuitement."
(Apc.22:17)*

La Cène est donc une invitation très claire, au milieu de la grisaille et souvent même de la désespérance de nos vies, à lever les yeux vers cet avenir qui nous attend, ce temps et ce lieu où le Seigneur lui-même *essuiera toute larme de nos yeux, où il n'y aura plus de mort, il n'y aura plus ni deuil, ni lamentations, ni douleur.* (Apoc.21:4)

**L'invitation est claire : lorsque nous partageons le pain et le vin
nous proclamons notre espérance dans le Royaume qui vient !**

Deuxième groupe de lectures : Luc et Paul

Luc 22:7-23 – 1 Cor 11:17-34

Le récit de Luc est plus bref que celui des deux autres Évangélistes et quasiment équivalent à celui de Paul dans le chapitre 11 de sa première lettre aux Corinthiens.

Le parallélisme est réel pour le partage du pain :

*"Ceci est mon corps qui est **donné** pour vous, faites ceci en mémoire de moi"* (v.19)

"Ceci est mon corps, qui est pour vous, faites cela en mémoire de moi", dira Paul (1 Cor: 11:24)

Le parallélisme est encore plus évident, dans l'original, pour ce qui est de la coupe :

"Cette coupe est la nouvelle alliance de Dieu, garantie par mon sang qui est versé pour vous" (20)

"Cette coupe est la nouvelle alliance de Dieu, garantie par mon sang qui est versé pour vous; faites cela toutes les fois que vous en boirez, en mémoire de moi." (1 Cor 11: 25)

Tous les spécialistes sont unanimes pour reconnaître que l'on est dans une structure plus liturgique que narrative.

Une difficulté toutefois apparaît dans le récit de Luc. Deux coupes sont mentionnées.

Une première qui est "donnée" à Jésus, en tant que président du repas qui serait alors un indice que nous serions en présence du repas pascal. C'est en faisant circuler celle-ci qu'il fait allusion à ce fruit de la vigne qu'il ne boira plus avant que soit manifesté le Règne de Dieu.

Luc comme Paul soulignent que le corps et le sang sont donnés non pour la multitude, mais "pour vous". Que ce soit pour la multitude ou que ce soit "pour vous", cette mention nous rappelle que toute la vie du Christ a toujours été une vie "pour". Sa nature entière est "don" et peut être qualifiée d'"existence-pour". Découvrir cela nous fait comprendre que la vie du disciple est aussi appelée à être une vie qui se donne. Jean le rappellera dans l'épisode du lavement des pieds.

La Cène comme "mémorial" :

Mais ce qui est particulier à ces deux recensions, c'est qu'elles introduisent clairement la notion de mémorial. Pour le pain, comme pour le vin, l'invitation est évidente. Ce repas est institué pour être rappelé par les disciples, sans toutefois que la fréquence du rappel ne soit mentionnée.

La Cène se donne comme l'un des sommets de l'adoration dans la mesure où les fidèles font mémoire du Christ !

Ce "faire mémoire" traduit le *ziccaron* hébreu (Ex.12:14 – 123:9) qui signifie à la fois louange des fidèles et venue de Dieu.

En faisant "mémoire", on ne se souvient pas simplement d'un fait de l'histoire, mais on se le rend présent, comme si on était à nouveau au cœur de l'événement que l'on rappelle. A travers cette actualisation/anamnèse on confesse que ses effets sont encore agissants aujourd'hui.

Qu'est ce que le Christ veut nous inviter à vivre en nous demandant de faire mémoire ?

*"Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites ceci en **mémoire** de moi ... Cette coupe est la nouvelle alliance de Dieu, garantie par mon sang. Toutes les fois que vous en boirez, faites-le en **mémoire** de moi."*

En instituant ce repas, Jésus le fait en vrai fils d'Israël, profondément respectueux de la Loi qu'il ne vient pas abolir, mais accomplir.

Il nous faudra donc chercher dans la tradition d'Israël comment se vit la "**mémoire**" des actes fondateurs accomplis par Dieu. Nous le ferons en nous arrêtant seulement à la fête de Pâque – probablement la fête la plus riche du calendrier liturgique d'Israël.

Contrairement à ce que nous pourrions croire, elle est bien plus qu'une simple fête anniversaire, sans comparaison avec la manière dont nous pourrions fêter l'armistice de 1918 ou la journée du 1^{er} mai ... des fêtes qui pour nous n'ont qu'une valeur symbolique.

Il nous est déjà plus facile de faire "mémoire" d'un événement qui nous a profondément touché : un accident, la mort d'un proche ... ou un événement heureux comme notre mariage ou la naissance de notre premier enfant ...

En vivant le repas de Pâque, le peuple Juif est invité à "**rappeler**" cet acte libérateur de Dieu vécu il y a plus de trois millénaires. Cet événement fondateur d'un peuple, non seulement libéré de l'esclavage égyptien, mais qui devient une nation autonome avec sa foi, son territoire, ses lois,

Jusqu'à aujourd'hui, dans le rituel même du – *Ceder* – ou repas de la Pâque juive, il y a comme une volonté de dramatisation de l'événement que l'on commémore. On rappelle les textes fondateurs, on questionne, on répond. Chaque élément du repas a une force symbolique, comme si on se rendait présent à cette nuit mémorable où l'ange exterminateur est passé à travers tout le camp d'Israël ...

La Pâque juive n'est donc pas un simple rappel de l'événement libérateur, mais une volonté de se le rendre présent dans une forme d'**actualisation** de celui-ci pour le peuple qui "se souvient".

En prenant le repas de la Pâque juive avec ses disciples Jésus ne lui enlève rien de sa dimension symbolique, mais en ajoute une nouvelle : sa mort sera aussi fondatrice d'une nouvelle libération et d'un nouveau peuple.

Comment à notre tour vivre cette "**actualisation**" en prenant la Cène ?

Écoutons le commentaire d'Anselm Grün :

"En tant que chrétiens, nous fêtons l'Eucharistie, non pour commémorer le dernier repas de Jésus, mais pour faire mémoire de tout ce que Dieu a accompli en lui : comment, à travers lui, il a parlé aux hommes, guéri des malades, redressé les découragés, appelé les pécheurs à la conversion et proclamé à tous la bonne nouvelle. Mais avant tout, nous faisons mémoire de la mort et de la résurrection de Jésus, dans lesquelles ont culminé sa pensée et ses œuvres. Dans notre monde sans passé ni mémoire, il est particulièrement important de célébrer le souvenir de la rédemption, qui a eu lieu à travers l'histoire de Jésus, afin qu'elle nous advienne aujourd'hui."

Cette actualisation porte nos regards sur ce que le Christ a été, mais aussi sur ce que sa vie, sa mort et sa résurrection signifient concrètement pour nous **aujourd'hui**.

Faire mémoire, c'est donc une invitation à ancrer notre foi dans une histoire à la fois universelle et en même temps tout à fait personnelle. Universelle dans l'événement de Golgotha lui-même et personnelle dans la manière dont cet événement s'est actualisé dans chacune de nos vies par la foi en Jésus-Christ.

Comprendre ce double mouvement est essentiel pour une claire appropriation de la Cène, tant est grand le danger de ne voir dans ce mémorial que le seul rappel du drame de la croix vécu dans les années trente de notre ère.

Chaque fois que nous prenons le pain et le vin, nous rappelons, au plus intime de nos cœurs, que c'est **par** cette mort que nous avons la vie !

Si chaque fois que nous partageons ce repas nous nous rendions présents à ces moments de notre histoire où la croix nous est devenue personnelle, nous y trouverions un nouveau souffle pour notre vie spirituelle.

Lors du culte, à travers la Parole lue et méditée, les prières et les chants c'est toute l'œuvre du Christ qui est rappelée, son œuvre passée, mais aussi la réalité de son action dans nos vies et dans le monde aujourd'hui.

Ce n'est donc pas seulement le partage de la Cène qui est mémorial mais tout le culte ! Tout le culte est mémorial !

Mais il y a plus : *"En tout endroit où je te donnerai de faire mémorial de mon nom, je viendrai à toi pour te bénir"* (Ex.20:24) L'image est forte. **Chaque fois que nous faisons mémoire de l'œuvre du Christ à la croix, Dieu se rend présent en bénissant.** Promesse étonnante qui devrait être plus souvent présente à nos esprits lorsque nous partageons le pain et le vin. Louer Dieu, c'est donc aussi appeler sur nous sa bénédiction.

Une bénédiction est liée à une célébration vécue dans la foi et la vérité.

L'apôtre Paul dans sa lecture de l'institution de la Cène, ajoute un commentaire personnel :

"Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez de cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne." (1 Cor.11:26)

"Vous annoncez la mort du Seigneur"

En nous invitant à **annoncer la mort du Seigneur**, l'apôtre ne réduit-il pas la Cène à la seule dimension du rappel de la croix ?

C'est en tous cas ce qui apparaît dans beaucoup de nos célébrations.

On rappelle la **"mort"** du Christ faisant ainsi bien souvent de la fraction du pain une sorte de veillée funèbre austère et froide.

Si les chants qui ont porté la louange ont été plein d'entrain et de joie, pourquoi ce brusque changement de registre ?

Certes nous rappelons le drame de la croix, l'abandon, la solitude, la flagellation, le faux procès et les souffrances de la crucifixion ... tout cela est effectivement rappelé dans le pain rompu, et dans la coupe qui centre nos regards vers le sang de la vie offerte ... mais ne limiter la Cène qu'à cet aspect de l'anamnèse nous prive de toute la dimension festive de ce repas.

Comme le repas de la Pâque juive, c'est un repas de délivrance, de libération, de salut ...

Qu'exprimons-nous dans ce repas ?

Que la victoire du Christ sur le péché et la mort a été totale. Qu'à travers son sacrifice nous sommes réconciliés avec Dieu, nous sommes devenus ses fils et ses filles ... qu'il nous fait la promesse d'être avec nous tous les jours jusqu'à la fin des temps et nous assure qu'un jour nous participerons au repas de fête dans le Royaume !

Il n'est certes pas facile de garder un juste équilibre entre cette réalité de joie évidente et le rappel de la dureté du chemin accepté par le Christ à Golgotha. Pourtant cet équilibre est essentiel si nous ne voulons pas faire de la Cène un moment d'une austérité desséchante.

Le vin que nous prenons, s'il est symbole du sang versé à la croix, est aussi préfiguration du vin de la fête dans le Royaume !

Si la Cène est vraiment eucharistie – action de grâces – cela nous laisse une grande liberté d'expression. Tous les registres de la louange peuvent y trouver place.

La Cène comme "communion" :

I Corinthiens 10:15-22

Si les versets de Corinthiens 11 s'imposent à nous pour parler de la Cène, Paul y fait aussi mention dans un autre passage de sa lettre.

Si cette allusion, comme pour le chapitre 11, se fait aussi dans un contexte polémique, elle contient toutefois une indication qui nous intéresse au plus haut point : la Cène est **communion** au corps et au sang du Christ.

Dans ce chapitre 10 l'apôtre aborde la question délicate des viandes sacrifiées aux idoles, dont une partie était consommée dans les temples et une autre vendue sur le marché.

Dans son argumentation, l'apôtre établira une comparaison entre la participation aux repas dans les temples païens et la participation à la table du Seigneur.

En prenant le pain et le vin, rappels du corps et du sang du Christ, le croyant entre en communion avec le Seigneur :

*"Je vous parle comme à des personnes raisonnables; jugez vous-mêmes de ce que je dis. Pensez à la coupe de la Cène pour laquelle nous remercions Dieu : lorsque nous en buvons, ne nous met-elle pas en **communion** avec le sang du Christ? Et le pain que nous rompons : lorsque nous en mangeons, ne nous met-il pas en **communion** avec le corps du Christ ? "* (v. 15-16)

Comme cette situation particulière nous le rappelle, ce repas est **communion** au corps et au sang du Christ. A travers lui, le Seigneur se donne à nous d'une manière toute particulière.

Mais comment comprendre cette notion de communion ?

C'est dans le chapitre 6 de l'évangile de Jean, que nous pourrions, me semble-t-il, trouver quelques-unes des clés qui nous aideront à entrer dans la richesse de cette affirmation.

Dans ce chapitre, Jésus parle clairement de sa chair donnée en nourriture et de son sang donné comme boisson. Ces paroles ont choqué leurs premiers auditeurs, et on peut les comprendre.

Sont-elles pour autant mieux comprises aujourd'hui ?

Même si cet enseignement ne renvoie que très indirectement à la Cène, nous y reviendrons dans quelques instants, l'image de la chair donnée en nourriture et du sang comme boisson devrait nous aider à entrer dans le mystère de cette communion.

Jésus présente son corps comme **vraie nourriture**, son sang comme **vraie boisson**. Que veut-il dire par là ? Eloi Leclerc commente ces paroles :

"Quel sens faut-il donner à ces expressions : "manger ma chair", "boire mon sang" ?

Nul doute qu'en les employant Jésus entend signifier quelque chose de très fort. Elles évoquent la communion la plus étroite. Pas seulement une communion d'ordre intellectuel, comme celle qui peut exister entre un disciple et la pensée de son maître, mais une communion d'ordre vital. Ces paroles ne sont pas seulement "esprit", mais "vie". Elles expriment la participation à une même vie et précisément à cette vie qui se donne en nourriture" (Eloi Leclerc – le maître du désir)

Manger et boire !

Des gestes essentiels à la survie de notre corps. On ne peut pas se passer de nourriture, on ne peut pas se passer de boire, sans, à plus ou moins brève échéance, connaître la mort. De même que nous avons besoin de nourriture pour vivre, Jésus veut être pour nous la nourriture spirituelle qui nous permet de rester spirituellement vivants.

Ce pain et ce vin que nous prenons au cours de ce repas, va effectivement – matériellement si on peut dire – nourrir et désaltérer notre corps. Ils vont lui apporter, bien modestement, ce n'est qu'un morceau de pain et une gorgée de vin, les ressources nutritives nécessaires à son fonctionnement. Spirituellement, le pain et le vin, vont signifier que le Christ désire nourrir et désaltérer nos vies. Présent en nous, par son Esprit, il veut donner sens et profondeur à nos existences.

Dans la réalité matérielle du pain et du vin partagé on a l'impression qu'il y a comme une parole "visible" qui vient appuyer une parole "audible" !

En prenant le pain et le vin, nous sommes invités à rappeler cette promesse étonnante :
Le Christ veut se rendre présent au cœur même de nos vies, il désire qu'une communion de vie s'établisse entre Lui et nous !
L'écriture affirme à plusieurs reprises que notre corps est le temple du Saint-Esprit, quelle conscience avons-nous de cette présence de Dieu et de son œuvre en nous ?
Jésus a voulu toute la matérialité concrète de ce repas, pour nous aider à nous en souvenir.
Il y a déjà, aujourd'hui, en chacun de nous, un acompte de ce que nous serons, un jour, pleinement et totalement, dans la pleine présence de Dieu !

Toujours dans ce même chapitre 6 de Jean, il est intéressant de souligner qu'à partir du verset 54, Jésus n'utilise plus le verbe "manger", (phageô) mais "mâcher" (trôgô) Que peut signifier ce changement de verbe ? Manger est du domaine de l'ordinaire, mâcher, demande un effort, une concentration. Ne veut-il pas ainsi nous dire qu'il se donne pleinement à celui qui prend le temps de le découvrir, de se l'approprier, de l'intérioriser ? Si on le transpose lors du partage de la Cène, le pain, comme le vin, nous sommes invités à les recevoir avec tout le sérieux et l'intériorité qui conviennent à ce repas. Il y a une "matérialité" du "manger" et du "boire" qui peut nous interpeller. A chacun de découvrir la richesse de cette "manducation".
Nous touchons ici à une dimension très personnelle et très intime de notre participation à ce repas. Il me semble délicat d'en dire plus. A chacun de nous questionner à ce sujet.

"Ils mangèrent et furent rassasiés ..."

Nous est-il dit en conclusion du récit de la multiplication des pains en Marc 8:8
Pourrions-nous connaître cette grâce de quitter cette table "rassasiés", nourris pour reprendre la route dans la fidélité et l'amour ?

Mais il nous semble que pour aller un pas plus loin dans la compréhension de ces paroles, nous pouvons nous arrêter brièvement à la signification – perdue aujourd'hui – du repas.
Dans une société de fast-food, de plateaux télé, de familles où chacun prend son repas à des heures différentes, la communion autour d'une table a perdu beaucoup de sa signification.
Dans les cultures anciennes, le repas était un temps fort de la vie familiale ou collective.
On ne partageait pas son repas avec n'importe qui. Accueillir quelqu'un à sa table était un geste d'amitié, de confiance, de communion. L'aspect strictement nutritif, bien qu'important, était second. Manger au même plat, se passer la coupe, étaient le signe d'une intimité et d'une communion profonde entre les convives.
Encore aujourd'hui, les familles juives traditionnelles, n'acceptent pas d'étrangers à leur table, par refus de communier avec des personnes qui ne partagent par leurs convictions et leur foi.
Les repas occupent une place importante dans les récits évangéliques, en particulier dans l'évangile de Luc. Au cours de ceux-ci, Jésus conduit ses compagnons de table à la découverte de l'un ou l'autre aspect de sa personne.
L'intimité qui se dégage entre convives lui permet de dire des choses ou de faire découvrir à ceux qui partagent le repas des paroles qui n'auraient probablement pas été aussi bien reçues dans un contexte plus ordinaire.
Pensons au repas chez Zachée, chez Simon le pharisien, ou le pain partagé avec les disciples d'Emmaüs ...
Cette proposition d'intimité et de communion autour d'un repas se trouve admirablement exprimée dans le texte d'Apocalypse 3:20 :
"voici, je me tiens à la porte et je frappe, si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je prendrai le repas avec lui, et lui avec moi"

Avant de nous arrêter à la "non" mention de la Cène dans l'Evangile de Jean, encore quelques mots sur l'enseignement de Paul en Corinthiens 11 :

1 Corinthiens 11 : 17-34

"Voici ce que j'ai reçu du Seigneur : Le Seigneur Jésus dans la nuit où il fut livré ..."

L'apôtre résume en quelques mots ce que les Évangélistes ont développé de la passion du Christ en plusieurs chapitres. Le propos de l'apôtre n'est pas de reprendre un récit suivi de ces événements qui sont manifestement bien connus des ses lecteurs.

Son objectif est autre : Celui-ci est appelé à remettre de l'ordre dans ce qui apparaît comme un grave désordre qui menace la toute jeune communauté de Corinthe. Les chrétiens prennent la Cène au cours de repas, probablement en soirée, et cela ne se fait pas sans excès. Certains mangent et boivent sans retenue, certains sont ivres et repus alors que d'autres ont faim. L'apôtre éprouve le besoin de faire cette mise en garde, non pour supprimer la Cène mais pour lui redonner sa vraie dimension.

On peut considérer que les agapes corinthiennes étaient une insulte à l'Évangile. Au lieu du partage et de la communion fraternelle c'est le chacun pour soi, les beuveries, la satisfaction des plaisirs ; une communauté de table et non une communauté de la grâce ; la joie de la bonne chère et non la joie solennelle et profonde de la foi et de la résurrection.

La Cène ne peut pas être confondue avec un repas ordinaire. Ce qui en est le centre, le partage du pain et du vin, en fait un repas dont la portée spirituelle est trop importante pour se mêler à ce qui fait l'ordinaire d'un repas, même communautaire.

Si les rencontres de l'Église ne permettent pas aux croyants de grandir spirituellement, mais au contraire les font régresser dans leur foi, on est en présence d'un dysfonctionnement majeur qui doit être corrigé. *"Vos réunions, loin de vous faire progresser, vous font du mal"* (v.17)

Avant de s'arrêter longuement sur les conséquences d'une participation désinvolte à la Cène, l'apôtre rappelle les circonstances au cours desquelles ce repas a été institué.

Moi, voici l'enseignement que j'ai reçu du Seigneur et que je vous ai transmis : Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain et, après avoir remercié Dieu, il le rompit et dit : "Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites ceci en mémoire de moi."

De même, il prit la coupe après le repas et dit : "Cette coupe est la nouvelle alliance de Dieu, garantie par mon sang. Toutes les fois que vous en boirez, faites-le en mémoire de moi." En effet, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, vous annoncez sa mort toutes les fois que vous mangez de ce pain et que vous buvez de cette coupe.

Sa mise en garde est sévère :

C'est pourquoi, celui qui mange le pain du Seigneur ou boit de sa coupe de façon indigne, se rend coupable de péché envers le corps et le sang du Seigneur.

Que chacun donc s'examine soi-même et qu'il mange alors de ce pain et boive de cette coupe; car si quelqu'un mange du pain et boit de la coupe sans reconnaître leur relation avec le corps du Seigneur, il attire ainsi le jugement sur lui-même.

C'est pour cette raison que beaucoup d'entre vous sont malades et faibles, et que plusieurs sont morts.

Si nous commençons par nous examiner nous-mêmes, nous éviterions de tomber sous le jugement de Dieu.

Le temps nous manque pour nous arrêter sur ces mises en garde de l'apôtre. Il y a une participation désinvolte ou superficielle à la Cène qui n'est pas sans conséquences. Cette dimension est longuement abordée dans mon livre *"Vivre la Cène aujourd'hui"* (p.75-85)

En s'arrêtant à cette question, l'apôtre nous montre combien le partage du pain et du vin constituait un aspect important de la vie des Églises près de 30 ans après la mort du Christ, et la manière dont les jeunes communautés chrétiennes voulaient rester fidèles à cet enseignement du Seigneur.

Ce qui a été initié dès le début du livre des Actes : La première communauté chrétienne est fidèle à l'enseignement laissé par le Christ dans la chambre haute : *"faites ceci en mémoire de moi."*

Actes 2:42 : ils persévéraient ...

Ce passage amplement commenté du livre des Actes, nous montre que la Cène – "le pain rompu" – faisait partie des fondements mêmes de la vie ecclésiale, à côté de l'enseignement, de la prière et de la communion fraternelle.

La Cène n'est donc ni secondaire, ni accessoire. Elle est un élément essentiel de toute vie communautaire équilibrée, au même titre que l'enseignement, la prière et la communion.

Petite question en passant :

Si la Cène est si importante pourquoi l'avons bien souvent réduite à quelques minutes, une courte prière, un peu de pain, un peu de vin ... et on passe à autre chose !

La Cène dans l'Évangile selon Jean ?

Nous avons volontairement mis un point d'interrogation à la fin de cette phrase.

On peut en effet s'étonner que l'évangéliste Jean ne mentionne pas la Cène dans les derniers chapitres de son Évangile. Alors qu'il accorde une place centrale aux derniers discours de Jésus, il ne mentionne, dans ces chapitres, que l'épisode du lavement des pieds, expression tangible de l'amour total que le Christ dédie à ses disciples, l'Évangéliste ne nous dit-il pas que dans ce geste et au cours de cet entretien *"il met le comble à son amour pour eux"* – littéralement : *"il les aime jusqu'à la fin"* (Jn.13:1).

Quel rapport établir entre le lavement des pieds et la Cène ?

En lavant les pieds de ses disciples et en les invitant à faire de même Jésus établit un rapport de soumission mutuelle. De même qu'il s'abaisse dans sa mort sur la croix, comme le rappelle l'apôtre Paul dans sa lettre aux Philippiens (*traduction personnelle*) : *"lui qui est de condition divine n'a pas considéré son rang d'égalité avec Dieu comme un avantage à exploiter mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur ..."* (Ph.2:5-7)

Jésus en lavant les pieds de ses disciples se ferra vraiment le "serviteur" de tous, ce qui provoquera la réaction d'indignation et d'opposition de Pierre. En se faisant "serviteur", il nous invite à faire de même et indirectement nous pose la question des rapports de pouvoir et d'autorité dans l'Eglise ? Souvenons-nous qu'à plusieurs reprises les disciples se sont posés la question de savoir qui, parmi eux, était le plus grand.

Si la Cène nous invite à évaluer la qualité de notre relation avec le Seigneur, elle nous demande de faire de même dans notre relation avec nos frères et nos sœurs. Prendre ce repas alors qu'on est en désaccord avec un frère ou une sœur est un non sens et un contre témoignage. La Cène qui est le lieu et le rappel de notre réconciliation avec Dieu peut-elle nous laisser vivre dans le désaccord, l'opposition, le conflit ? Si nous restons insensibles à cette question, ne nous étonnons pas alors si beaucoup de communautés sont spirituellement malades !

Sagesse de l'apôtre Jean qui en ne mentionnant pas directement l'institution de la Cène, mais en centrant nos regards sur ce geste de Jésus, nous rappelle que par sa mort et sa résurrection le Christ inaugure une humanité nouvelle où l'amour est premier. *"Voici, je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. A ceci tous vous connaîtront pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres."* (Jn.13:34-35)

Comment à la suite de telles paroles l'Eglise peut-elle demeurer, trop souvent, un lieu de conflits dévastateurs ? On ne se salue plus, on ne se parle plus, on colporte médisances et calomnies ... N'y-t-il pas là un désaveu de ce que la Cène veut nous inviter à découvrir et à vivre ?

On peut aussi s'étonner que ce commandement de se laver les pieds les uns les autres soit pratiquement absent de nos célébrations. Pourtant la parole du Christ est claire : **"vous devez** vous aussi vous lavez les pieds les uns les autres" !

Une réflexion devrait être initiée sur cette question, d'autant que tous ceux et celles qui ont eu l'occasion de participer un jour à ce geste en ont gardé un souvenir lumineux ... Mystère de ce que l'on garde et de ce que l'on abandonne ...

Une dernière remarque d'ordre historique :

Si dans nos pays nous pouvons prendre le repas de la Cène dans la tranquillité et la sécurité, telle n'était pas la situation des premières communautés chrétiennes confrontées au rejet et à la persécution. Et pourtant c'est dans ces conditions précaires que la Cène s'est imposée, vécue le plus souvent dans la clandestinité et l'ombre des catacombes. C'est dans ce repas que ces jeunes communautés ont trouvé la force pour continuer la route dans la fidélité à Dieu et le témoignage. Dans le rappel du salut acquis en Jésus-Christ, la certitude de sa présence au cœur des épreuves et la confiance dans la victoire finale dans le Royaume.

Il en est de même aujourd'hui à l'écoute du témoignage de chrétiens qui vivent dans des pays où sévit la persécution. Ce repas pris dans la clandestinité et dans la peur d'être découverts a pour eux une puissance de vie et d'espérance que nous avons de la peine à imaginer.

Ne pourrions-nous pas, lorsque nous partageons ce repas, nous rendre solidaires de nos frères et sœurs en souffrance ?

Saurons-nous à notre tour y puiser toutes les ressources qui nous permettront de vivre

Annexe :

Jean 6 un récit eucharistique ?

Alors que les évangiles synoptiques placent l'institution de la Cène comme prélude à la croix, Jean n'en dit mot.

Si la Cène ne se retrouve pas explicitement mentionnée dans les chapitres 13 à 17 de Jean, ne pourrait-on y trouver allusion dans le chapitre 6 que nous avons déjà mentionné ?

Serions-nous en présence d'un récit que l'on pourrait qualifier "d'eucharistique" ?

Peut-on voir dans ce chapitre 6 une réflexion théologique qui nous placerait au cœur même de l'institution de ce repas, mais que Jean aurait disposée ailleurs dans la construction de son Évangile ?

Une lecture un peu rapide de ces versets pourraient nous le laisser croire, mais une approche plus attentive devrait modérer notre enthousiasme.

Il nous faut rester prudent dans nos conclusions.

Une première remarque.

Dans les différents récits et entretiens qui encadrent ce chapitre, Jésus joue fréquemment de la symbolique. A Nicodème, il propose de naître de nouveau, à la femme de Samarie il offre une eau qui désaltère jusqu'en vie éternelle, offre qu'il reprendra lors de la fête de *sukkot* : *"si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et que boive celui qui croit en moi ..."*, il se présentera ensuite comme lumière du monde, comme le vrai berger, comme la porte, le chemin ...

Les miracles de Jésus, ne sont pas des actes de puissances – *dunamys* – comme dans les synoptiques, mais des signes – *séméon* – qui renvoient à une réalité plus vaste que l'acte accompli. L'aveugle qui voit, le paralysé qui marche de nouveau, le mort qui ressuscite ... révèlent que Jésus est lumière, rend la vue et le discernement, remet en marche le paralysé et redonne vie à ce qui était mort.

Cette symbolique est présente tout au long de ce chapitre 6.

Proposer sa chair en nourriture, son sang comme boisson, si cela peut nous faire penser à la Cène, ne sont que des lectures indirectes. A des gens qui ont mangé à satiété une nourriture éphémère lors de la multiplication des pains, Jésus propose une nourriture qui rassasie vraiment. Aux métaphores courantes de la faim et de la soif, Jésus ajoute celles du pain, de la chair et du sang, comme il a utilisé celle de l'eau et de la lumière. Ses paroles sont "esprit et vie", donc ne sont pas à prendre dans la matérialité des images utilisées. "Manger sa chair" et "boire son sang" n'ont donc pas une portée sacramentelle, mais invitent à une authentique démarche de foi devant cet homme qui se présente comme le sauveur du monde et qui, à travers sa vie donnée, veut devenir "nourriture" pour nos vies.

Dans ce discours, Jésus se révèle *"comme celui qui apporte au monde la vie, la vraie vie, la vie en plénitude."*

Ce récit nous propose un éclairage particulier sur l'œuvre du Christ dans le don de sa vie pour le salut du monde, qui trouvera tout naturellement un écho dans la fraction du pain.

La vie que Jésus propose est une vie qui demeure et s'inscrit en termes d'éternité. Elle arrache l'homme à la fragilité et l'éphémère de son existence pour le faire entrer dans une expérience du divin, qui est joie et plénitude.

"Car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde."

Ils lui dirent alors : "Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là !"

Jésus leur dit : "C'est moi qui suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim ; celui qui croit en moi jamais n'aura soif."

Mais je vous l'ai dit : vous avez vu et pourtant vous ne croyez pas.

La foule a été nourrie lors de la multiplication des pains et est à la recherche d'une nourriture facile qui ne demande ni effort, ni travail. Ce que Jésus lui propose c'est justement de travailler pour une nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle.

Nos nourritures humaines nous nourrissent pour un temps, mais la faim, aussitôt apaisée, renaît de plus belle. On retrouve une thématique semblable dans l'entretien de Jésus avec la femme de Samarie. Elle aussi aimerait découvrir une eau qui lui évite de devoir venir chaque jour faire provision au puits.

La nourriture et la boisson que Jésus propose nous introduisent dans une perspective d'éternité en devenir, mais déjà présente, comme *une ombre des choses à venir* (Col.2:17)

Mais l'entretien de Jésus nous entraîne plus loin.

En multipliant les pains pour nourrir la foule, Jésus l'invite à découvrir qu'il y a plus que la simple nourriture matérielle. Il y a un pain qui nourrit le corps, mais il faut rechercher un pain "spirituel" qui nourrit l'âme, message que la foule ne comprend manifestement pas.

Le pain que ces hommes et ces femmes ont mangé à satiété les invite à découvrir que Jésus est celui qui seul peut nourrir toute vie, mais cela ils ne semblent pas le comprendre.

Jean 6 un récit eucharistique ?

Je mentionnerai un seul argument de poids qui va à l'encontre de cette lecture :

Dans les Evangiles synoptiques l'institution de la Cène est réservée au cercle des disciples, et même il se pourrait, selon les témoignages de Matthieu et de Marc, que Judas ait quitté le groupe des apôtres avant que Jésus n'institue le repas. Ils ne sont que onze ou douze à prendre ce dernier repas avec le Seigneur. Il n'est pas fait mention d'autres disciples présents, ni même de ces femmes qui ont pourtant accompagné Jésus et seront les seules à affronter le drame de la croix. On est donc en présence d'un moment particulièrement intime de la vie des disciples. L'enseignement que Jésus veut faire comprendre aux siens demande cette intimité.

Il en est tout autre du discours sur le pain de vie en Jean 6. L'enseignement de Jésus n'est pas réservé au cercle restreint des disciples, Jésus le prononce dans la synagogue, à Caphernaüm, à l'intention de la foule qui vient de vivre l'épisode de la multiplication des pains et devant un auditoire qui n'est manifestement pas gagné à sa cause. On n'est certainement pas dans le cadre privilégié d'un entretien d'un maître avec ses intimes.